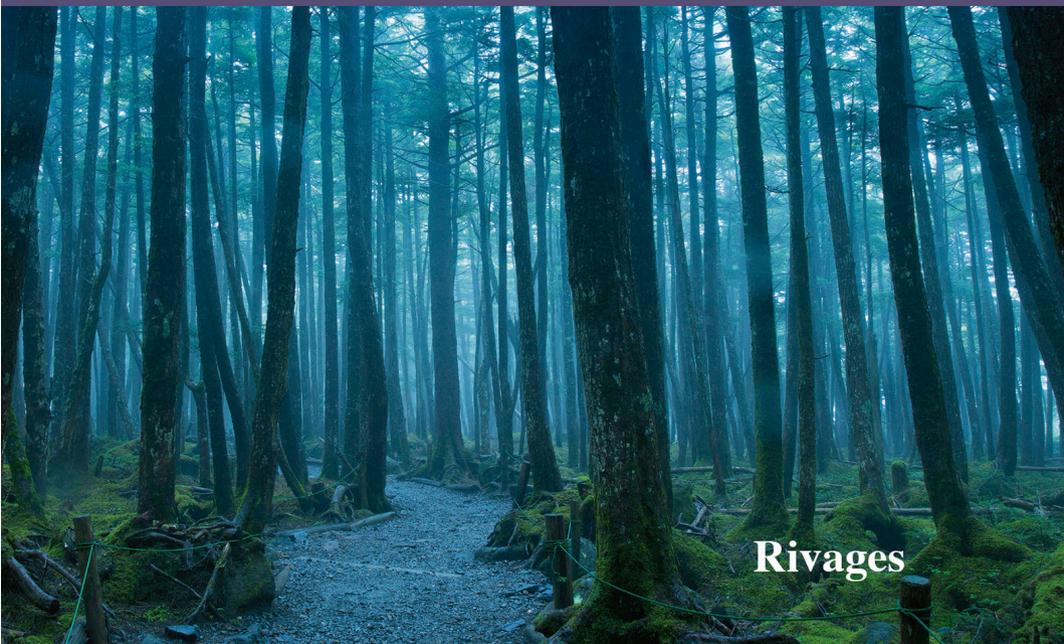


FABIEN
TRUONG

La taille des arbres



Rivages

Vietnam, Nouvelle-Calédonie. À travers deux voyages en étoile depuis la ville de Saint-Denis, Fabien Truong revisite l'histoire coloniale et ses traumas. En compagnie d'enfants du bitume et de l'immigration, il part dans le vert des forêts tropicales sur les traces d'un grand-père absent pour découvrir la tendresse au cœur de la violence du monde.

L'auteur confirme ici son talent d'observateur pour dépeindre avec sensibilité la quête de nos racines.

Fabien Truong est sociologue et enseigne à l'université Paris 8. Après plusieurs livres d'enquête et un film documentaire, *La taille des arbres* est son premier récit littéraire.

Du même auteur

Des capuches et des hommes, Buchet-Chastel, 2013.

Jeunesses françaises, La Découverte, 2015 ; La Découverte poche, 2022.

Loyautés radicales, La Découverte, 2017.

Fabien Truong

**LA TAILLE
DES ARBRES**

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Émilie Colombani

Cet ouvrage est publié avec l'aimable collaboration de l'agence Catherine
Nabokov agissant en conjonction avec l'agence Ariane Geffard.

Couverture : © Aflo Relax/Masterfile

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022

ISBN : 978-2-7436-5541-9

C'est l'histoire de deux voyages qui n'auraient jamais dû exister.

Saint-Denis est un point d'arrivée. Un vieux bruit de fond murmure que c'est un terminus. Et pourtant, Saint-Denis fut notre point de départ. Longtemps, j'ai cru que le chemin avait démarré entre les murs d'un bâtiment gris, au lycée Paul-Éluard, dans une salle d'histoire-géographie. Juste au-dessus de la vie scolaire, là où Clarence Albertini gère, entre trois rendez-vous, le flux des absences injustifiées et la rotation des punitions.

Je me rappelle le crépi violacé, l'odeur de la sueur, le timbre professoral de Pierrot et la marque des survêtements. Adidas, Airness, Nike. Mais les souvenirs trop précis empêchent de se remémorer ; ils obscurcissent les coordonnées de l'épicentre. Notre orbite vient de plus loin.

Rembobiner les siècles. Revenir à l'époque des terrains vagues. Commencer par le temps où Saint-Denis charbonnait.

L'ambiance était champêtre, l'atmosphère ouvrière, la vibration industrielle. Notre bâtiment gris n'était pas encore érigé là – même pas en rêve. Le baccalauréat était une patente en fer forgé, destinée aux enfants sages de la bourgeoisie triomphante. Les lycées siégeaient à Paris et la banlieue besogneuse ne s'en portait pas plus mal. Saint-Denis y envoyait quelques exceptions ambulantes, des petits boursiers qui deviendraient grands et qui, comme Paul, représentaient ceux qui étaient restés à quai. Papa vendait des appartements et avait les idées socialistes, maman reprisait des robes et rapiécçait, Paul portait le mérite en culottes courtes. Puis il se mit à cracher ses poumons comme pas possible. Le sanatorium remplaça l'école et la tuberculose sema le doute. L'infection tomba tel un verdict : trop faible pour jouer les porte-drapeaux.

En ce temps-là, l'idée même de notre lycée était inconcevable. Elle n'avait rien d'une hypothèse. Pourtant, Saint-Denis s'apprêtait à enfanter le tout premier lycée de la périphérie, et c'est bien le nom du petit Paul qui trône aujourd'hui sur le fronton de notre camp de base. En lettres capitales. Notre bâtiment allait inaugurer une longue liste de bêtes curieuses : Jean Moulin, Louise Michel, Auguste Blanqui, Alfred Nobel, Germaine Tillion... Paris se retrouverait bientôt encerclé par la masse des zones sensibles et perdrait son monopole sur le bachot.

Petit Paul ne pouvait pas imaginer la cascade des événements : il poussait en silence, son cœur battait la chamade. Le gamin noircissait du papier, lisait des imprimés, oubliait la maladie. À l'orée de la Première

Guerre mondiale, la poésie pouvait encore s'apparenter à un destin. Après un bref enlèvement dans la boue des tranchées, elle deviendrait un horizon. Paul avait servi la nation en blouse blanche, à l'arrière du front. Il avait veillé sur les mourants et les estropiés jusqu'à ce que ses bronches finissent par le lâcher. On l'avait rapatrié, mais il avait porté trop de brancards inutiles. Il débordait de colère et cherchait la lumière. Des vers, des rimes, le fracas d'une signature.

« Paul Éluard » était né comme ça, à l'ombre des obus et des jeunes filles en fleurs. Et Paul Éluard rêvait : de phrases incandescentes, d'amours à jamais, d'absurdités communistes. Il est aujourd'hui un point de fixation, une vague idée plantée dans le dur du béton.

Aller à *pauléluard*. Travailler à *pauléluard*. Bavarder à *pauléluard*. Aimer à *pauléluard*. Se battre à *pauléluard*. Inspirer à *pauléluard*. Y expirer.

Et puis un beau jour, partir.

La première fois, c'était il y a six ans. Une vingtaine d'élèves s'envole pour la Nouvelle-Calédonie – des filles et des garçons en filière générale, sommés d'avoir le bac, avec mention si possible.

Et puis, il y a quatre ans, c'est tout au fond du lycée que ça se passe. Du côté du grand atelier, entre mecs, là où l'on dissèque des matériaux à la découpe et où la voie technologique prend des allures d'option obligatoire. Cap sur le Vietnam, cette fois-ci.

À l'ère du *low cost*, les promesses d'exotisme sont monnaie courante et l'appel du large dépend toujours un peu des bonnes affaires. Alors Pierrot, le capitaine de ces deux virées planifiées, se démène. Il turbine, même, pour collecter les donations qui autoriseront une itinérance inconcevable pour les finances de l'Éducation nationale. Entre les murs de *pauléluard*, il se raccroche à cette douce obsession : préparer l'évasion.

Avec son chapeau d'aventurier recouvrant son crâne rasé d'un kaki délavé et sa parka marron toute saison, Pierrot a l'air d'un hors-sujet permanent dans la grande cour goudronnée. À chaque traversée, ses épaules s'affaissent pour se régler sur le pas machinal de ces touristes revenus de tout. Malgré les années, il aime toujours enseigner. C'est juste qu'à cause de l'habitude, la dalle ne lui inspire plus rien d'autre qu'un désintéret mécanique. De loin, Pierrot ressemble aux bâtiments fatigués du lycée : ton terne et pavillon en berne. Pourtant, il suffirait de s'approcher pour remarquer un ventre rebondi et avenant. Pierrot préfère le face-à-face au tir longue distance. C'est de près qu'il donne sa pleine mesure : un air bonhomme, un regard malicieux, l'œil vif, une poigne rassurante. Il faudrait aussi baisser les yeux, pour tomber sur des chaussettes fluorescentes qui jurent avec la monotonie du quotidien. Elles dessinent de gros caractères imprimés et donneraient presque l'âge du capitaine : Homer Simpson, Titi & Gros Minet, Garfield, Capitaine Haddock et mille sabords. Ses chevilles excentriques sont une marque de fabrique : elles se dévoilent,

pantalon retroussé, dans le huis clos où Pierrot raconte l'histoire et dessine la géographie des programmes officiels.

La porte mauve de sa classe est toujours entrouverte et c'est à l'intérieur que passent ses récréations, aux côtés des élèves et loin des collègues. Pierrot migre rarement vers la salle des enseignants. La sédentarité est une conséquence logique plus qu'une question de principe : entre deux sonneries, il y a toujours une dernière explication à donner, un problème à résoudre, une situation à démêler. Ces obligations en flux tendu scotchent Pierrot à son bureau et il sait : *pauléluard* est un parloir. Alors, il l'imagine volontiers comme un trampoline, une surface élastique prête à renvoyer chaque impulsion vers le ciel. Soixante ans passés et aucun rejeton à la maison, parce que c'était dans l'ordre des choses pour les garçons aimant d'autres garçons. Question de génération. Pierrot compense en grattant du fric chez ceux qui en ont et prend ses cliques et ses claques avec les enfants du lycée.

Dans la salle des profs, quelques collègues crient au scandale, dénoncent la main sur le cœur l'insupportable entrée du loup capitaliste dans la bergerie républicaine. Pierrot répond aux protestations syndicales par le *booking*. Aux grands mots les remèdes organisés par Air France et compagnie. Il pense intendance, parie sur la structure de l'aventure. Faire la route ensemble. Aller au contact de personnes qui habitent, au loin, les petits pays et les grands continents. Revenir avec des doutes, car nous ne ferons que passer. Rentrer chez soi avec un peu de linge sale.

J'ai enseigné à *pauléluard*. Interrogé à *pauléluard*. Corrigé à *pauléluard*. Une année entière, bien avant le temps des voyages. Je pensais moi aussi n'avoir fait que passer, mais le lycée collait aux basques. Avec Pierrot, on s'était esquivés, pas vraiment rencontrés sur place. Bonjour, au revoir. L'appel journalier du café allongé avait suffi à nous éloigner. La machine à grains moulus était enracinée au premier étage, au fond de la salle des profs. Mes récrés se répétaient à ses côtés comme un rituel : se payer un gobelet fondant, regarder mes élèves se dispatcher, observer leurs mouvements indéterminés, et pourtant si précis. Sans le savoir, j'avais déjà le métier de sociologue en bandoulière.

Je rassemblerai mes pensées, passerai des diplômes qui allaient m'envoyer à la fac. J'écrirai des livres. Pierrot lira, puis enverra un e-mail comme on lance une bouteille à la mer en sachant le courant favorable. C'était il y a six ans déjà. Les chiffres ne sont pas des bornes toujours très fiables.

Nouvelle invitation, façon billets d'avion.

Viens avec nous sur le Caillou calédonien, pour rendre compte, ou quelque chose d'approchant. Je pensais le faire au retour, en relisant notes et carnets. Ça ne venait pas. Deux années passent.

Reviens avec nous, au Vietnam cette fois-ci ; c'est ton demi-pays. Nouvelles notes, nouveaux carnets. Laisser reposer. C'est qu'il ne s'agissait pas de raconter le déroulé d'un voyage ou deux, ni de consigner la

somme exacte de nos déplacements – d'un point A jusqu'à un point Z.

Nouvelle-Calédonie ; Vietnam ; Nouvelle-Calédonie ; Vietnam... On pouvait bien faire des distinctions, éviter les confusions, alterner les directions. Mais la vérité des vibrations était ailleurs. Elle se moquait des postes-frontières, narguait les dates du calendrier. Paul Éluard avait déjà trouvé les mots et avait écrit : la Terre est bleue comme une orange. Nous étions prévenus, seulement nous ne savions pas. Il en va des signes avant-coureurs comme des bleus sur la peau ; on ne les voit vraiment qu'après coup.

Maintenant, je sais : il fallait prendre le temps d'oublier les mouvements rectilignes, de brouiller les chronologies. Pour laisser advenir les résonances et entendre l'écho des correspondances.

De pauléluard à pauléluard.

I.

ALLERS

Charles-de-Gaulle

Nous attendons dans le hall D à Charles-de-Gaulle. J'observe le ballet des élèves se disperser dans les *duty free* tout en profitant des dernières heures de connexion Internet. Près de vingt-quatre heures de sevrage sont à prévoir. Nos sourires sont polis. On se connaît à peine. Je suis passé en classe il y a quelques semaines : je suis un ancien prof de *pauléluard* ; je m'intéresse à vos vies ; j'écris des livres ; je connais le capitaine. Rien de plus. On a le *smile*. Nous partons pour l'autre bout du monde.

Le vol en direction de Nouméa indique une escale à Tokyo. Pour rejoindre le Caillou depuis la métropole, la pause pétrole est obligatoire. Difficile de trouver un point plus éloigné sur le planisphère : l'archipel est situé en pleine mer de Corail, derrière l'Australie et la Nouvelle-Zélande.

La Nouvelle-Calédonie, c'est toujours la France. C'est même encore l'Union européenne. Le Caillou est une collectivité *sui generis* – techniquement autonome, mais non indépendante. Personne n'est

vraiment dupe. Calédonie rime trop facilement avec colonie.

C'est en 1853 que la France grilla l'Empire britannique dans l'océan Pacifique. Insurrections sauvages, exhibitions en cage, conservation des corps au formol : le code napoléonien s'imposa aux Kanaks avec l'insolence des baïonnettes. La terre était grande, les terrains presque vierges : le plan parfait pour bâtir du bagne à la pelle. Débarquèrent des métropolitains déplacés, des communards condamnés, des Africains déportés. La nature, prolixe, accompagna les mouvements de population pénitentiaires, l'exploitation du nickel attirant rapidement des voisins insoupçonnés : Polynésiens, Japonais, Javanais et Vietnamiens s'établirent sur le Caillou pour retourner le rouge de son sol.

Vue de la métropole, la situation se résume à un match sec. Français contre Kanaks. Et pour *pauléluard*, il n'y a pas photo : tout le monde verrait bien une défaite des Parigots. Dans l'enfilade des couloirs climatisés qui nous amènent au *check in*, Idriss résume le sentiment général : on a pris leur pays comme ça, tranquille. C'est grave abusé. Du haut de son mètre quatre-vingt-cinq, c'est clair, net, précis. Aussi net que la raie en biseau ordonnant la répartition de ses cheveux courts mais ultra-gominés. Aussi précis que le demi-cercle que dessinent les cinq étoiles du Bayern FC qu'il a floquées sur son cœur *Champions League*. Pas besoin d'être sociologue pour voir l'évidence du transfert. Les parents des *pauléluards* viennent d'Algérie, de Tunisie, du Maroc, du Mali, du Sénégal, de la République du Congo, de Guinée, des Comores, de la

Côte d'Ivoire. Même Lison, l'unique peau blanche du groupe, pense à l'unisson d'une sympathie indigène immédiate. Derrière ses lunettes à bord bleu, ses yeux voient aussi rouge qu'Idriss. Elle fronce ses petits sourcils au maximum pour être sûre de capter l'attention complice de la grande gueule à la tête d'ange qui habite à deux tours de la sienne. Idriss capte et sourit.

Les *pauléluards* ont le rire gras et facile de l'adolescence. On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans, surtout quand on n'a jamais pris l'avion. Derrière moi, un couple de Mélanésiens d'une cinquantaine d'années :

Elle : Tu as vu tous les jeunes Arabes dans l'avion ?

Lui : Mais c'est pas des Arabes, c'est des Français.

Elle : Mais non, c'est des Arabes !

Lui : Mais non, je les ai entendus parler. Ils viennent de la Seine-Saint-Denis.

Elle : C'est bien ce que je te dis !

Avant le décollage, une hôtesse à l'impeccable queue-de-cheval nous fait l'incontournable coup de la panne. Tout le monde fait semblant : elle d'y croire, nous d'écouter. À l'exclusion peut-être de Zora, Toufik, Idriss et Lison qui gloussent au fond comme des cons. Clarence Albertini éteint la poussée de fièvre juvénile : faire la chasse aux hormones, c'est son pain quotidien. Il suffit de voir émerger, de la rangée du milieu, les cheveux blond platine de la conseillère principale d'éducation pour que l'avion se calme. Clarence Albertini, les yeux verts revolver, flingue à

tour de bras : elle est la vie scolaire. Quelques sièges plus loin, Pierrot laisse faire, heureux de pouvoir rester assis. Il savoure les avantages d'une saine répartition des tâches : *good cop bad cop*, c'est comme ça qu'on obtient un résultat. Ses chaussettes hurlent, en jaune et bleu, Titi et Gros Minet mais personne ne semble intéressé. Ses lunettes sont en place, bien calées sur un nez habitué à lire, malgré le poids de deux gros verres ronds qui gagnent en épaisseur à chaque nouvelle visite chez l'ophtalmo. Pierrot tourne avec délicatesse les pages du livre embarqué en cabine, déjà intensément plongé dans l'archipel que nous nous apprêtons à découvrir. Dans le confort aseptisé du tout-plastique intérieur, *La présence kanak* de Jean-Marie Tjibaou détonne quelque peu. Pierrot s'attarde sur les premières phrases inscrites là, pour la postérité, par le grand chef kanak. Puis il navigue entre le début et la fin du bouquin qu'il reposera dans une heure sur son coin de tablette en s'enfonçant dans un demi-sommeil confus.

Au centre de la couverture, sur un fond saturé de bleu turquoise, le regard déterminé de Jean-Marie Tjibaou continuera de le fixer. Malgré les remous de l'oubli, le leader indépendantiste semble défier le temps qui passe. Vingt-cinq ans qu'il s'en est allé, une nuit de mai, sur l'île d'Ouvéa, fauché par la haine.

Les moteurs chauffent. Un petit vent de liberté souffle entre ses hélices.

Direction Kanaky.

Vietnam Airlines

Deux ans après, rebelote. Encore, le Pacifique. Destination : Vietnam. Nos hublots sont bouchés ; trop-plein de nuages. Rien à admirer, rien à dominer. J'ai l'esprit embrumé, la tête dans les cumulus. Le trajet devient peu à peu une affaire intérieure et mes pensées se perdent dans le bleu commercial de la tunique de l'hôtesse de la Vietnam Airlines qui approche à pas maîtrisés. Ce deuxième voyage résonne fort dans mon corps. Calé au fond de mon siège, je sens mes épaules se détendre, malgré le poids des attentes vagues.

J'en avais parlé aux *pauléluards*, juste avant le départ, de ce second voyage : partir ensemble dans le pays de mon père risque de remuer des sentiments contraires que vous connaissez sans doute. Aucun Gaulois dans la classe. Je crois qu'ils voient.

Je n'ai pas le trouble revendicatif. Je ne me sens pas vraiment vietnamien ; je ne parle pas la langue et lorsque l'on doute de mon *french flair*, on me prend en général pour un Sud-Américain. Mais le Vietnam rôde sur les côtés. Ma grand-mère Bà vivait avec nous